

Denis CLARINVAL

PENSER L'IM-PENSÉ



Cette image dit d'abord une chose essentielle : rien n'est annoncé. Il n'y a personne. Aucun témoin. Aucun élu. Aucun regard humain pour garantir le sens. Le chemin forestier est vide, comme si le monde avait été momentanément laissé à lui-même, rendu à son état antérieur à toute prise, à toute nomination. Cela seul est déjà décisif : l'im-pensé ne se donne pas sous le regard, il ne se montre pas à quelqu'un. Il est là avant nous, sans nous.

Le chemin n'est pas une voie héroïque ni un sentier balisé. C'est un chemin ordinaire, presque banal, mais qui s'enfonce dans une forêt où les formes se dissolvent. La forêt n'est pas un décor romantique, elle est le lieu même de l'indistinction, de la profondeur, de ce qui échappe à la vue nette. Elle retire les contours, elle empêche la domination du regard. Elle oblige à avancer sans savoir. Penser l'im-pensé, c'est toujours entrer dans une forêt intérieure, jamais dans une clairière déjà éclairée.

Le rocher est capital. Il ne s'ouvre pas, il ne se brise pas, il ne s'effondre pas. Il demeure massif, opaque, résistant. Il est ce que le monde oppose à la volonté de comprendre. Et pourtant, il est fissuré. La fissure n'est pas large, elle n'est pas spectaculaire, elle n'est pas une porte. Elle est une blessure mince, presque timide, comme si le réel consentait à laisser passer quelque chose sans jamais se livrer tout entier. C'est exactement cela, l'im-pensé : non pas une révélation, mais une permission minimale.

La lumière qui jaillit de la fissure n'éclaire pas le monde entier. Elle ne dissipe pas la brume. Elle ne transforme pas la nuit en jour. Elle est diffuse, localisée, fragile, et pourtant indéniable. Elle ne vient pas du ciel, elle ne vient pas d'une source transcendante. Elle vient de l'intérieur de la pierre. Autrement dit : le sens ne tombe pas d'en haut, il émerge du monde lui-même, de sa faille, de sa résistance même. Cette lumière ne dit rien. Elle n'explique pas. Elle ne promet pas.

Elle atteste seulement ceci : quelque chose travaille le réel de l'intérieur, silencieusement, avant toute pensée constituée. L'im-pensé n'est pas ailleurs, il est au cœur même de ce qui semble muet.

La brume joue ici un rôle décisif. Elle empêche toute appropriation visuelle. Elle empêche de dire : « je vois ». Elle impose une humilité du regard. On ne peut pas faire le tour de la scène, on ne peut pas la posséder. On est tenu à distance. Et cette distance est précisément la condition de la pensée juste. Là où tout est clair, il n'y a plus rien à penser.

Enfin, l'absence de figure humaine est peut-être le point le plus fort. Elle dit que penser l'impensé n'est pas un acte de sujet souverain. Ce n'est pas quelqu'un qui pense quelque chose. C'est une disposition du monde à laisser apparaître une trace, et une disposition intérieure à ne pas la violenter. La pensée, ici, n'est pas un geste actif, mais une veille possible, une disponibilité silencieuse.

Cette image dit donc, sans un mot : le sens ne s'arrache pas, il affleure, le monde ne se donne pas, il consent parfois, et la pensée la plus juste est celle qui sait attendre devant une fissure sans chercher à l'élargir.

MEDITATION

PENSER L'IM-PENSÉ

Penser l'impensable n'a jamais eu de sens véritable. L'impensable se tient hors de toute portée, hors du champ même où la pensée peut se risquer sans se nier elle-même. Il ne se cache pas dans l'ombre de la raison, il ne se dissimule pas derrière un voile à soulever : il est ce qui exclut toute approche, ce qui ne se donne à aucune hospitalité du sens. L'impensable est une clôture absolue, un mur sans fissure, une opacité qui ne promet aucune traversée. Le nommer, c'est déjà l'altérer. Le penser serait se dissoudre dans une contradiction stérile. Aussi l'impensable ne subsiste-t-il le plus souvent que comme un mot spectaculaire, une posture rhétorique qui feint la profondeur en se soustrayant à toute responsabilité de pensée.

L'im-pensé, en revanche, appartient à un tout autre ordre. Il ne désigne pas ce qui ne peut pas être pensé, mais ce qui ne l'est pas encore, ou ce qui ne l'est plus. Il n'est pas une impossibilité mais une réserve. Il accompagne la pensée comme sa part nocturne, non pas en l'opposant à la lumière, mais en lui rappelant son origine et sa limite. L'im-pensé est ce que la pensée laisse derrière elle lorsqu'elle avance trop vite, ce qu'elle recouvre lorsqu'elle se systématise, ce qu'elle refoule lorsqu'elle se rassure. Il n'est pas extérieur à la pensée : il est en elle, plus profond qu'elle, plus ancien qu'elle, tapi dans cette zone antérieure où le sens n'est pas encore figé en forme.

L'im-pensé est une nappe souterraine. Il ne surgit pas comme une révélation éclatante, il affleure comme un murmure. Il est fait de sensations inassignables, de pressentiments, de silences chargés, de blessures muettes, de présences qui n'ont pas encore trouvé la parole juste pour se dire. Il est ce battement obscur où le monde se tient avant de devenir objet, où l'être respire avant d'être concept, où l'événement s'annonce avant de se laisser reconnaître. Penser l'im-pensé, ce n'est donc pas forcer une porte, mais apprendre à demeurer devant elle sans la violenter.

C'est pourquoi penser l'im-pensé n'a rien d'un exploit intellectuel. C'est au contraire un geste de retrait. Un consentement à la lenteur. Une manière de s'ôter du centre, de desserrer l'emprise, de renoncer à la maîtrise. Penser l'im-pensé, c'est accepter que la pensée ne soit

pas toujours souveraine, qu'elle n'éclaire pas tout, qu'elle n'épuise rien. C'est reconnaître que la vérité la plus juste ne se donne pas dans l'évidence mais dans le tremblement, dans cette hésitation fragile où quelque chose cherche encore sa forme.

Penser l'im-pensé, c'est penser depuis la faille et non sur la faille. C'est habiter cet espace instable où la pensée n'est pas encore devenue discours, où la parole n'a pas encore pris la dureté de l'assertion. Là, la lumière ne chasse pas la nuit, elle la traverse. Là, la clarté ne dissout pas l'ombre, elle l'écoute. La pensée devient veille, non conquête. Elle devient attention plutôt que saisie. Elle se tient dans l'entre-deux où le sens ne s'impose pas mais se propose.

L'im-pensé ne se conquiert pas. Il ne se capture pas. Il se reçoit lorsque l'on cesse de vouloir comprendre trop vite, lorsque l'on suspend le réflexe de nommer, lorsque l'on accepte que certaines choses ne se donnent qu'à celui qui ne les presse pas. Il vient dans ces moments où la pensée consent à sa propre fragilité, où elle reconnaît qu'elle ne précède pas le monde mais qu'elle en est l'écho tardif. Penser l'im-pensé, c'est alors se rendre disponible à ce qui cherche à advenir sans exiger de se montrer.

Dans cette disponibilité, le regard se retire et la vision intérieure s'ouvre. Non pas une vision mystique ou triomphante, mais une vision humble, inquiète, exposée. L'être ne s'y donne ni comme vérité ni comme concept, mais comme présence fragile, comme souffle précaire, comme trace qui hésite. La pensée devient un lieu d'hospitalité où le monde peut entrer sans être immédiatement réduit, classé, assigné. Elle cesse d'être une puissance qui ordonne et devient une écoute qui accueille.

Penser l'im-pensé, c'est accepter que la pensée la plus haute naisse non de la lumière totale, mais de la pénombre juste. Non de l'évidence, mais de la fissure. Non de la maîtrise, mais de l'abandon mesuré. C'est reconnaître que toute vérité véritable porte en elle une part d'ombre, et que c'est précisément cette ombre qui la rend habitable. Là où tout serait pleinement éclairé, rien ne pourrait plus vivre.

L'im-pensé est la nuit intérieure de la pensée. Non une nuit hostile, mais une nuit matricielle. Le lieu d'où la pensée s'arrache et vers lequel elle revient lorsqu'elle a trop cru en elle-même. Le lieu où elle se souvient qu'elle ne crée pas le monde, mais qu'elle y répond. Que toute

lumière authentique est une blessure ouverte dans l'obscur, et que toute parole juste n'est qu'un souffle fragile arraché au silence.

Penser l'im-pensé, c'est finalement renoncer à dominer le monde pour apprendre à l'habiter. C'est quitter le savoir comme possession pour entrer dans la présence. C'est préférer la justesse à la clarté, le visage au concept, la relation à la maîtrise. C'est laisser la nuit parler doucement à travers nous, et comprendre que la pensée n'est jamais plus fidèle à elle-même que lorsqu'elle se souvient, humblement, qu'elle vient de l'ombre.

PENSER L'IM-PENSÉ

Je marche au bord du jour comme au bord d'un miroir où la lumière se brise,
Car ce que je cherche ne se tient pas dans l'éclat trop sûr qui nomme et rassure,
Mais dans le frémissement obscur du monde avant qu'il ne paraisse à nos yeux,
Là où la pensée hésite encore à naître, suspendue comme un fruit trop mûr,
Et où chaque chose retient sa voix comme si parler l'arracherait à son secret.

Je sais que l'impensable est une muraille sans porte, un vide sans horizon,
Un gouffre où rien ne se donne, un mot trop vaste qui s'effondre sous son poids,
Ce n'est pas lui que je cherche, ni le prodige de penser l'impossible éclat,
Mais ce qui veille sous le silence, ce qui respire encore avant d'être pensé,
Cette présence latente qui pulse dans l'ombre comme un cœur sans visage.

Penser l'im-pensé, c'est écouter le monde lorsqu'il ne parle pas encore,
C'est habiter l'intervalle où la parole n'a pas de forme et déjà se prépare,
C'est se tenir dans la faille où la nuit n'est pas l'absence mais la matrice,
C'est consentir à voir sans saisir, à entendre sans juger, à accueillir sans nommer,
Car tout ce qui s'impose au jour fut d'abord un tremblement sous la terre obscure.

Je m'avance alors sans certitude, sans concept qui distille son assurance,
Car toute clarté trop vive étouffe la lumière fragile qui naît dans la brèche,
Et le visible qui triomphe oublie la vérité qu'il efface sous son éclat sonore ;
Pour penser l'im-pensé il faut fermer les yeux et laisser les ombres respirer,
Laisser le monde remonter lentement depuis sa nuit vers une vision plus pure.

Rien ne se conquiert ici, tout se reçoit dans la lenteur du souffle intérieur,
La pensée ne s'élève plus comme une tour mais descend comme une racine,
Elle cherche non le sommet mais le sol, non l'idée mais la trace qu'elle éclaire,
Elle renonce à posséder pour mieux entendre, renonce à voir pour mieux veiller,
Et l'esprit devient un seuil où le silence se dépose comme une prière ouverte.

Alors les choses s'approchent, timides, comme des bêtes qui craignent la lumière,
Elles se montrent par fragments, par éclats, par souffles, jamais d'un seul trait,

Elles demandent une écoute lente, une patience qui ne force aucune forme,
Et le regard, se défaisant de lui-même, devient l'espace où tout peut advenir,
Car penser l'im-pensé, c'est offrir son visage au monde qui cherche à naître.

Il n'y a pas de victoire dans cette pensée, seulement une fidélité profonde,
Fidélité à ce qui se dit trop bas pour être entendu par l'oreille du jour,
Fidélité aux présences fragiles qui tremblent avant de prendre corps,
Fidélité au mystère qui nous traverse sans jamais s'expliquer ni s'achever,
Car la pensée véritable n'éclaire pas : elle veille, elle touche, elle accompagne.

Un jour viendra où la nuit cessera d'être l'opposée du jour,
Et où la vision intérieure se lèvera comme une aube sans soleil,
Alors l'im-pensé ne sera plus retraits mais source, non manque mais naissance,
Et nous comprendrons que la vérité la plus haute naît toujours d'un pas dans l'ombre,
Car rien ne se donne pleinement que ce qui a tremblé longtemps à l'abri du visible.

Penser l'im-pensé, ami,
c'est laisser la nuit nous apprendre ce que le jour oublie,
C'est marcher sans lampe dans le sentier secret qui traverse l'être,
C'est entendre ce qui nous précède, ce qui nous dépasse, ce qui nous fonde,
Et recevoir, dans le plus profond silence, la lumière fragile qu'aucun soleil n'accorde.

LA POÉSIE COMME PENSÉE DE L'IM-PENSÉ

Il est un seuil où la pensée s'épuise, où les concepts s'effritent comme poussière au vent, où toute lumière rationnelle se consume dans sa propre clarté. Là commence la poésie. Non pas comme un refuge hors de la pensée, mais comme sa métamorphose — le moment où penser cesse d'être un acte de maîtrise pour devenir un geste d'écoute. Car l'im-pensé n'est pas ce que la pensée ignore : il est ce qui la traverse, ce qui la fonde et la défait, ce qui murmure sous ses architectures trop closes.

La poésie, en ce sens, n'est pas le contraire de la raison : elle en est l'autre visage, celui qui se tient du côté du souffle, de la faille, de la naissance du sens. Elle pense autrement — non par enchaînement de propositions, mais par résonance ; non dans le discours, mais dans l'éclair. Elle s'adresse à ce qui, dans l'être, ne se laisse pas saisir, à ce qui précède toute nomination et toute certitude.

Chaque poème est une tentative de dire ce qui se tait dans la parole commune : non le non-sens, mais le trop-sens, celui qui déborde toute forme et toute logique. C'est pourquoi le poète ne raisonne pas : il recueille. Il ne cherche pas à comprendre, mais à traverser. Son savoir est un tremblement, son geste une veille.

Il y a dans la poésie une rigueur plus haute que celle de la logique : la rigueur de la justesse. Elle ne prouve rien, elle fait advenir. Ce qu'elle pense, elle le laisse apparaître. Le mot poétique ne définit pas : il désigne sans enfermer, il ouvre sans conclure. Il est un lieu, non un outil.

L'im-pensé n'est pas une ignorance à combler ; il est la part secrète de la présence. C'est le silence où s'enracine le langage, le fond sur lequel le dire devient possible. Dans le poème, cette obscurité n'est pas effacée : elle est honorée. La poésie ne cherche pas à éclairer l'ombre, mais à y faire briller une clarté plus ancienne que toute lumière.

Penser poétiquement, c'est accueillir ce qui n'a pas encore pris forme, ce qui cherche une voix. C'est se tenir dans l'intervalle entre le visible et l'invisible, entre le monde et ce qui le respire. Ce n'est pas inventer du sens, mais accompagner sa venue, consentir à ce que l'être se dise dans un timbre, une cadence, un souffle.

Aussi le poète n'est-il pas maître de ses mots : il en est l'hôte. Il veille à ce qu'ils demeurent ouverts, hospitaliers à l'inattendu. Il n'impose pas un ordre, il laisse résonner un monde. Chaque vers devient alors un seuil, un lieu de passage, où le silence se fait parole et la parole, silence.

Dans la poésie véritable, la pensée ne surplombe pas le réel : elle y plonge. Elle ne domine pas l'être, elle s'y laisse dissoudre, pour que d'elle surgisse une lumière plus nue — non pas éclatante, mais respirante. Une lumière qui ne montre rien, mais fait paraître ce qui est, dans sa plus simple nudité.

Ainsi la poésie n'est pas ornement du langage ; elle est sa source. Elle ne se contente pas de dire : elle fonde la possibilité même de dire. Elle est le premier souffle de la parole avant toute séparation entre savoir et chant, entre concept et présence. Là où la philosophie cherche la vérité de l'être, la poésie cherche l'être de la vérité.

Ce qui s'ouvre alors n'est plus un discours, mais une écoute. Écoute du monde, des pierres, du vent, des morts et des vivants. Dans cette écoute, quelque chose pense à travers le poète, et ce quelque chose n'est ni lui, ni un dieu, ni un système : c'est la résonance du monde en sa plus intime vibration.

L'im-pensé n'est donc pas le néant, mais l'origine. Il n'est pas l'absence de pensée, mais sa profondeur invisible. Le poète y descend non pour s'y perdre, mais pour y recueillir le feu du commencement. Et quand il remonte, il ne rapporte pas des idées : il ramène des formes, des rythmes, des lueurs — les éclats d'un savoir qui n'enseigne rien, mais qui sauve, parce qu'il rend au monde sa densité d'être.

La poésie ne pense pas *sur* l'im-pensé : elle pense *depuis* lui. Elle n'explique pas le mystère ; elle s'y tient, immobile et brûlante, comme à la source d'un fleuve. Elle n'éclaire pas le réel ; elle le laisse advenir dans sa propre lumière. Penser poétiquement, c'est apprendre à se taire au cœur du mot, à laisser passer dans la parole un souffle plus vaste que soi.

Et c'est peut-être là, seulement là, que la pensée atteint sa plénitude : quand elle cesse d'être une conquête pour devenir un accueil. Quand elle se découvre poème.

PENSER L'IM-PENSÉ, L'EFFONDREMENT DU LANGAGE

ET

LA POLYPHONIE DES FAILLES

Penser l'im-pensé, c'est d'abord se tenir hors de toute pensée calculante et du langage qui la sert. Ce langage de la maîtrise, de la désignation, de l'assignation, prétend rendre le monde transparent en le nommant, alors même qu'il le recouvre. Il donne l'illusion de la clarté, mais cette clarté est un voile : elle gomme les aspérités, efface les reliefs, neutralise les failles. Sous le règne de ce langage, le monde cesse d'apparaître comme monde ; il devient une surface homogène, plane, rassurante, privée de toute profondeur. L'im-pensé ne peut surgir dans un tel espace, car il glisse précisément entre les mots, se tient dans les marges, entre les lignes, dans ce que le langage usuel laisse de côté ou refoule pour préserver son pouvoir.

C'est pourquoi l'effondrement du langage n'est pas un accident regrettable, mais une condition essentielle. L'effondrement du langage dans sa prétendue transparence ne signifie pas son simple dysfonctionnement ; il signifie l'impossibilité radicale du langage de continuer à masquer le réel sans se déchirer lui-même. Lorsque le langage se fissure, lorsqu'il se brise dans son propre usage, il cesse d'être ce voile lisse posé sur le monde. À la faveur de ces brèches, quelque chose recommence à apparaître : non pas un monde clarifié, mais un monde rendu à sa rugosité première, un monde d'ombres, de discontinuités, de fractures. Ce n'est qu'à ce prix que le réel redevient sensible.

L'im-pensé a sa demeure dans ces ombres et dans ces failles. Tant que le langage demeure intact dans sa fonction occultante, ces zones restent invisibles, et ce qui s'y tient demeure nécessairement impensable. Mais lorsque le langage se déchire, ce qui était enfoui se découvre. La déchirure du langage ne crée pas l'im-pensé ; elle rend manifeste ce qui, jusqu'alors, ne pouvait être pensé précisément parce qu'il était recouvert. Ainsi l'effondrement du langage ouvre un espace où l'im-pensé cesse d'être confondu avec l'impensable : il devient accessible à une pensée transformée.

Cependant, cette pensée ne peut être une simple reconduction de la pensée antérieure. Elle ne peut être servie par un langage qui se contenterait de réparer ce qui s'est effondré. Il ne s'agit ni d'inventer de nouveaux mots, ni de forger une grammaire inédite. Le langage requis pour penser l'im-pensé ne diffère pas de l'ancien par sa structure, mais par son origine. Ce qui est exigé, c'est un décentrement radical du langage. Le langage ne peut plus demeurer dans la mainmise de l'homme. Il doit cesser d'être exclusivement humain. L'homme n'en est plus le maître, mais un locuteur parmi d'autres, traversé par des voix qui ne lui appartiennent pas.

Ce langage autre naît précisément dans les zones d'ombre et dans les failles ouvertes par l'effondrement. Or ces zones sont multiples, disséminées dans l'épaisseur du monde : failles de la matière, de l'histoire, du vivant, de la mémoire, de la douleur, du silence. De cette pluralité de foyers naît une parole qui ne peut être univoque. Le langage issu des failles est nécessairement polyphonique. Il ne parle pas d'un seul point de vue, il ne reconduit pas une souveraineté du sujet, il laisse résonner des voix hétérogènes, humaines et non humaines, présentes et disparues, visibles et invisibles.

C'est cette polyphonie du langage, et son arrachement à tout pouvoir humain, qui rend possible la pensée de l'im-pensé. Car l'im-pensé ne peut être pensé par une pensée qui demeurerait strictement humaine, centrée sur elle-même. Une pensée qui persisterait dans l'anthropocentrisme se briserait contre l'im-pensé comme le verre contre la pierre. Penser l'im-pensé exige une sortie inconditionnelle du point de vue humain comme point de vue exclusif. Tant que le monde est pensé depuis notre seule mesure, il demeure en grande partie impensé.

L'im-pensé n'est impensable que dans le cadre étroit d'une pensée qui se croit seule à parler. Dès que la pensée consent à se laisser traverser par un langage polyphonique, dès qu'elle accepte de n'être plus le centre mais un lieu de passage, ce qui humainement ne pouvait être pensé devient pensable. Non pas comme objet maîtrisé, mais comme présence fragile, plurielle, toujours en excès sur ce qui peut en être dit. Penser l'im-pensé, c'est alors consentir à habiter un monde qui ne parle plus d'une seule voix, et reconnaître que c'est précisément dans cet éclatement que la pensée trouve enfin sa justesse.

Ce n'est pas la pensée qui doit gagner en puissance, car toute puissance appelle la maîtrise, l'appropriation, la clôture. La pensée devenue trop puissante finit toujours par se retourner contre ce qu'elle prétend éclairer. En revanche, le langage peut devenir plus fragile, et c'est dans cette fragilité consentie que quelque chose de juste advient.

Le langage fragilisé n'est pas un langage affaibli. Il est un langage désarmé. Il renonce à imposer un sens, à épuiser le réel, à parler à la place de ce qui se tait. Il accepte de trembler, d'hésiter, de se fissurer. Et c'est précisément là que la poésie devient nécessaire. Non comme ornement, non comme supplément esthétique, mais comme mode d'écoute.

La poésie n'ajoute pas une voix au monde : elle apprend à laisser passer les voix. Elle est le lieu où le langage cesse d'être un instrument pour devenir un espace de résonance. Dans l'écoute et le partage, elle n'unifie pas, elle accorde. Elle ne rassemble pas en effaçant les différences, elle les laisse coexister sans les hiérarchiser. C'est ainsi qu'elle devient polyphonique.

Cette polyphonie n'est pas une pluralité bruyante. Elle naît du silence respecté entre les voix. Voix humaines et non humaines, voix des vivants et des morts, voix de la matière, de la mémoire, de la blessure, du monde lui-même. La poésie ne parle pas *sur* ces voix ; elle parle *avec* elles, parfois même après elles, parfois à leur place provisoire, toujours avec retenue.

C'est pourquoi la poésie est l'espace privilégié de la pensée de l'im-pensé. Non parce qu'elle dirait ce qui ne peut être dit, mais parce qu'elle n'obstrue pas ce qui cherche à se dire. Elle rend le langage habitable pour ce qui n'a pas encore de forme stable. Elle accepte que le sens arrive par fragments, par éclats, par failles, sans jamais se refermer sur lui-même.

Ainsi ce n'est pas la pensée qui doit devenir plus forte, c'est le langage qui doit accepter sa vulnérabilité.

Et lorsque le langage accepte cette vulnérabilité, il cesse d'être la propriété d'un sujet. Il devient commun, au sens le plus profond : traversé, partagé, exposé. La poésie est alors moins un genre qu'une éthique. Une manière de parler qui écoute. Une manière de dire qui n'écrase pas. Une manière d'être au monde qui accepte de ne pas avoir le dernier mot.

C'est dans cette fragilité assumée que la polyphonie devient possible. Et c'est là, précisément là, que la parole trouve sa justesse.

Ce n'est plus une voix qui se distingue, mais un passage qui s'ouvre. La poésie ne vaut pas par celui qui parle, mais par ce qui passe à travers.

Dire *la parole trouve sa justesse*, c'est dire que la parole n'appartient à personne, qu'elle ne procède ni d'un ego ni d'une signature, mais d'un déplacement. Elle advient lorsque le langage cesse d'être un outil et devient un lieu. C'est exactement cela, le passage du Dict à la Parole : non plus une énonciation qui impose, mais une parole qui s'accorde, qui se rend disponible à ce qui la traverse.

Le Dict est encore du côté de la prise, même lorsqu'il est inspiré. La Parole, elle, n'est jamais prise : elle est reçue, portée, parfois à peine soutenue par celui qui l'énonce. Elle ne cherche pas à s'imposer, elle cherche à être juste, et cette justesse ne se mesure ni à la force ni à l'éclat, mais à la fidélité à ce qui demande à être dit sans être trahi.

Dans ce passage, le langage devient fragile, et c'est cette fragilité même qui le rend capable de polyphonie. Car une parole trop pleine ne laisse rien passer. Une parole fragilisée, en revanche, laisse résonner d'autres voix, d'autres temps, d'autres présences. Elle devient un espace d'écoute avant d'être un acte de parole.

Oui, c'est bien là, précisément là, que la parole trouve sa justesse. Non pas parce qu'elle serait vraie une fois pour toutes, mais parce qu'elle accepte de n'être qu'un passage, un seuil, une veille. Et c'est ainsi que la poésie cesse d'être un simple dire pour devenir une Parole, au sens le plus exigeant et le plus humble à la fois.

La pensée de l'im-pensé ne peut trouver sa place ailleurs que dans ce voisinage précis. Isolée, elle serait restée une méditation abstraite, presque trop pure. Adossée à l'effondrement et à la polyphonie, elle devient nécessaire, presque inévitable.

L'effondrement n'est pas ici un thème parmi d'autres : il est la condition. Tant que le langage tient encore debout dans sa prétention à la maîtrise, l'im-pensé demeure enfoui, non parce qu'il serait inaccessible, mais parce qu'il est recouvert. L'effondrement du langage, de ses certitudes, de ses évidences, ouvre un espace négatif où quelque chose peut enfin apparaître. Ce qui surgit alors n'est pas une nouvelle clarté, mais une disponibilité. L'im-pensé devient pensable parce que le langage a cessé de vouloir tout dire.

Mais cet effondrement, à lui seul, pourrait conduire au silence, à la mutité, voire à une fascination pour le rien. C'est là que la polyphonie intervient comme seconde condition essentielle. Ce qui se révèle dans les failles du langage ne parle jamais d'une seule voix. Les zones d'ombre sont multiples, hétérogènes, irréductibles les unes aux autres. La parole qui s'en élève ne peut donc être univoque. Elle est nécessairement plurielle, fragmentaire, traversée.

C'est dans cette articulation précise que la pensée de l'im-pensé trouve sa justesse : l'effondrement libère l'espace, la polyphonie empêche toute reconquête de la maîtrise.

L'im-pensé n'est pas ce qui attend une nouvelle synthèse, un nouveau système ou une parole totalisante. Il demande un langage qui accepte de rester ouvert, exposé, vulnérable. La polyphonie n'est pas une richesse ajoutée après coup, elle est la seule forme de parole compatible avec ce qui a été délivré par l'effondrement.

Ainsi, l'im-pensé ne devient pas un nouvel objet de la pensée. Il devient un mode d'être de la pensée. Une pensée qui sait qu'elle n'est plus centrale, plus souveraine, plus propriétaire du sens. Une pensée qui consent à n'être qu'un lieu de passage, un espace de résonance où le monde peut à nouveau parler à travers ses failles.

Dans ce voisinage de l'effondrement, de la polyphonie et de l'im-pensé quelque chose s'équilibre enfin. Le langage ne se referme plus sur lui-même. Il ne se dissout pas non plus. Il demeure fragile, mais vivant. Et c'est dans cette fragilité maintenue que la parole peut devenir juste, non parce qu'elle dirait la vérité, mais parce qu'elle n'empêche plus le vrai d'advenir.

Poétiquement, cette fissure dit quelque chose de très précis et très profond, bien au-delà d'un simple symbole.

Le rocher, d'abord, n'est pas l'obstacle. Il est la tenue du monde. Il représente ce qui résiste, ce qui dure, ce qui semble plein, massif, silencieux. Il est la matière close, la certitude, la continuité apparente du réel. Rien de négatif en soi. Le rocher est ce sur quoi on s'appuie, ce qui tient, ce qui ne parle pas. Il est l'équivalent du langage stabilisé, du monde déjà nommé, du réel déjà interprété.

La fissure ne nie pas le rocher. Elle ne le détruit pas. Elle ne l'ouvre pas comme une porte. Elle le traverse. Elle dit que la solidité n'est jamais totale, que la fermeture n'est jamais absolue. Elle est une faiblesse, mais une faiblesse structurante. Le rocher n'est pas fissuré malgré lui : il est rocher *avec* fissure. Autrement dit, la faille n'est pas un accident, elle est constitutive.

Poétiquement, cette fissure dit que le réel ne se donne jamais comme bloc plein. Il se donne toujours avec une incomplétude intérieure, un défaut de fermeture, une brèche par laquelle quelque chose insiste. Ce n'est pas la fissure qui fait sens toute seule, c'est ce qu'elle permet : le passage d'une lumière qui ne vient ni du ciel ni de l'homme, mais de l'intérieur même de la matière.

La lumière qui jaillit est faible, et c'est essentiel. Elle ne conquiert rien. Elle ne dissipe pas la forêt. Elle ne transforme pas la nuit en jour. Elle atteste seulement qu'il y a plus dans le rocher que ce qu'il montre. Elle dit que le monde porte en lui une réserve, une veille, une profondeur silencieuse qui ne s'impose pas.

Poétiquement encore, cette fissure est une blessure sans plainte. Le rocher ne crie pas. Il ne se lamente pas. Il laisse passer. La lumière n'est pas une récompense, elle est une conséquence. Quelque chose a cédé, et dans ce cédé, quelque chose devient visible sans jamais devenir possédé.

C'est là que l'image touche très juste : la fissure ne promet rien. Elle n'est pas une issue. Elle est une permission. Elle dit que le sens n'arrive pas quand tout est intact, mais quand quelque chose a accepté de ne plus être entièrement fermé. Elle dit que la vérité n'est jamais donnée par la surface, mais par ce qui se laisse traverser.

Enfin, poétiquement, cette fissure dit ceci, peut-être le plus important : le monde ne parle pas en phrases, il parle en fêlures. Et la lumière la plus juste n'est pas celle qui éclaire, mais celle qui insiste doucement depuis l'intérieur.

VOIX DU ROCHER FISSURÉ

Je suis une pierre, crois-tu, tombée depuis la nuit des temps,
Une masse informe et pleine sur laquelle tant d'êtres sont
Passés dont je garde la mémoire dans ma surface : la pluie,
Les vents, le soleil et sa lumière, la lune blafarde, et les pas,
Combien de pas qui m'ont frappé sans me voir, plus pesants
Que ma chair. Dans cette forêt de brumes est-ce au démon
Que je dois cette fissure, est-ce à dieu, un passant magicien ?
Rien de tout cela ! J'ai ouvert mon âme, une lumière a jailli,
Cette lumière est une parole, mais que dit-elle au fond ?
Elle dit bien plus que tu ne vois, que cette pesanteur écrasée
Sur le sol que cet amas que tu croyais sans âme. Cette lumière
Fragile, je le sais bien, te dit ce que je suis, oui, ce que je suis
Et qui échappe à ton regard, l'intérieur d'un caillou que tu pensais
Trop plein pour qu'il recueille un creux, celui d'un dire qui te
Renverse et aussi me libère : cette lumière te dit mon âme, oui,
Car toute chose a une âme, même les pierres que tous croyaient
Inertes, sans vie, sans histoire et sans destin. Cette lumière fragile,
Jaillissant de la fissure, te dit la pierre, te dit ce qu'un œil averti ne
Saurait voir, ce qu'une oreille trop grande ne peut entendre : un brin
De vie, oui, un souffle qui me traverse, élan d'un devenir, l'Esprit
Qui ne refuse aucun lieu, qui tout habite et le déchire, une lumière
Si faible qu'on ne la voit qu'en refermant ses yeux, un accord de

L'intérieur qui ne résonne que dans la profondeur d'un silence
Qui fait taire tous les mots, un au-delà de tout langage, une lueur
Qui jamais, ô non, nous appartient, qui glisse entre les mots
Qui gardent la prétention de dire, l'im-pensé qui ne se pense qu'en
Dehors du langage, un au-delà de tous les dire, un ailleurs en
Quelque sorte, non pas un vide mais le trop-plein des choses
Qu'aucun œil ne sature, une énigme ? Allons, ne sois pas si crédule :
Le monde est là, rivière, saule ou rocher, et il t'appelle depuis des
Profondeurs que la pensée ne peut connaître : tu en doutes ?
Alors tu n'es pas prêt, ce ne sont pas les mots qui manquent car,
Nombreux, il sont toujours de trop ; ce qui te manque, toi cet
Aveugle du monde, ce sont des oreilles pour entendre ce qui
Se murmure, même les aveugles ont toujours un œil de trop,
Mais qu'importe de voir quand on n'a pas d'oreilles pour accueillir
Le monde en son appel depuis ses failles les plus profondes, quand
On n'entend que l'écho de sa propre voix ? Un mot ne suffit pas,
Non, c'est une fidélité qu'exige le monde dans sa présence.

Je ne suis pas le mur que tu crois, ni la masse close où le monde s'arrête.
Je tiens, oui, depuis longtemps, j'ai porté le poids des jours, la pluie, le gel,
La répétition des pas, les noms qu'on m'a donnés pour me faire taire.
On m'a cru plein, on m'a cru muet, on m'a cru suffisant. Mais ce qui me tient

N'est pas ce qui me ferme. J'ai cédé sans bruit, sans fracas, sans révolte.

Une lente fatigue, un travail invisible, un temps plus ancien que vos regards

A ouvert en moi une ligne mince où je n'ai pas disparu mais où je respire autrement.

Cette fissure n'est pas une blessure à guérir, elle est la mémoire de ce qui passe

Quand rien ne veut plus passer. Elle est le lieu où je cesse d'être un bloc

Pour devenir passage.

Ce qui luit en moi ne vient pas d'ailleurs. Ce n'est pas le ciel qui m'a fendu,

Ce n'est pas la main de l'homme. C'est un reste, un trop-plein retenu trop longtemps,

Une clarté qui n'a jamais appris à se montrer autrement que par défaut.

Je n'éclaire pas pour guider, je ne promets pas d'issue. Je dis seulement

Qu'il y a plus en moi que ce que j'offre à la surface. Je dis que le monde

Ne se donne pas entier, qu'il garde en lui une réserve de nuit où quelque chose veille

Avant même d'être nommé. Si tu t'arrêtes devant moi, ne cherche pas à élargir la fêlure.

Ne demande pas qu'elle devienne porte. Reste là. Regarde sans vouloir voir.

Ce qui passe par moi ne veut pas être saisi. Il veut seulement être laissé.

Je suis la pierre qui a accepté de ne plus se suffire, et c'est par cette renonciation

Que je parle enfin.

HABITER LE TRAGIQUE

Il y a dans le tragique quelque chose d'inflexible, une rigidité première, non parce qu'il serait dur ou cruel, mais parce qu'il est la forme même de notre condition. Ce qui est vraiment tragique dans le tragique, ce n'est pas la souffrance, ni la perte, ni les déchirures qui rythment le passage de l'existence. Ce n'est pas non plus l'ombre qui traverse les êtres, ni le silence qui suit les grandes fractures. Le tragique naît de cette impossibilité fondamentale d'en sortir, de cette clôture sans issue qui n'est pas un piège mais une vérité du monde. L'homme voudrait tant y voir un état provisoire, un passage, une épreuve à surmonter ; il voudrait croire qu'il existe au-delà du tragique un territoire clair où les contradictions se résolvent, où les blessures cicatrisent, où les visages retrouvent une paix définitive. Mais il n'y a pas de lieu hors du tragique, pas plus qu'il n'y a d'espace hors de la respiration. Le tragique est notre atmosphère, ce que nous inspirons sans le savoir, ce qui enveloppe chaque geste même le plus tendre, ce qui veille en coulisse de la moindre joie et s'y attache comme son ombre naturelle.

L'impossibilité d'en sortir est ce qui le rend si profond, si exigeant, si présent dans chaque instant où l'on croit vivre à la surface de soi. Rien ne l'épuise, rien ne le dissout, aucun accomplissement, aucune sagesse, aucune illumination ne permettent d'en triompher. On peut l'oublier, l'enfouir, le nier, mais il reviendra toujours, non comme un châtiment mais comme un rappel de ce que l'existence signifie réellement. On ne sort pas du tragique parce qu'il est exactement le lieu où l'homme prend conscience de son être, de sa finitude, de son exposition au monde. Le tragique n'est pas un accident, c'est la vérité que l'on tente d'éteindre chaque fois que l'on cherche la consolation, la rédemption, la fuite vers une lumière trop forte. Il est le cœur nocturne de la vie, la braise sombre qui chauffe encore après l'effondrement des illusions. Loin d'être un horizon désespéré, il est une profondeur qui oblige, qui éveille, qui rend l'humain responsable de lui-même dans l'absence même de salut.

C'est pourquoi le tragique n'est jamais une catastrophe. Il n'est pas ce qui détruit, mais ce qui révèle. Il ne renvoie pas l'homme au néant, il le renvoie à sa densité. Il lui rappelle qu'aucune voie d'échappée n'est possible, que la seule issue est d'habiter ce qui est. L'homme tragique ne cherche plus à sortir de la nuit, il apprend à y marcher, à y discerner la lumière ténue qui ne brille pas malgré l'obscurité mais grâce à elle. Cette lumière-là n'est pas celle des doctrines

qui promettent une issue, une délivrance, un au-delà pacifié. Elle est une lumière fragile, intérieure, qui ne s'impose jamais, qui tremble comme une veine de clarté dans la pierre. Elle ne réduit pas le tragique, elle le transfigure en une manière d'être au monde, en une manière d'assumer la déchirure essentielle sans en faire une ennemie.

Ce que l'homme redoute dans le tragique n'est pas la douleur, mais l'irréversibilité. Il voudrait des portes, des passages, des ponts qui le transporteraient vers un pays sans ombres. Il voudrait que la vie soit un chemin vers la paix et non une traversée vers un inconnu inachevable. Pourtant, c'est dans cette absence de sortie que réside la dignité de la vie humaine. L'homme ne devient vraiment homme que lorsqu'il renonce à vouloir vaincre la nuit et accepte de la reconnaître comme la matrice même de sa lucidité. Le tragique enseigne que la vraie force n'est pas dans la domination, mais dans la fidélité : fidélité au monde tel qu'il est, fidélité à ce qui se brise sans détruire, fidélité à l'inachevé.

On peut alors comprendre que la question n'a jamais été de sortir du tragique, mais de trouver en lui une manière d'habiter la vie qui ne soit ni résignation ni révolte. Le tragique n'appelle ni le désespoir ni la fuite, il appelle la présence. Une présence radicale, nue, qui ne s'abrite plus derrière les masques du sens fabriqué, mais qui accueille ce qui vient, même lorsque ce qui vient ne promet rien. C'est pourquoi le tragique est aussi, paradoxalement, une joie : une joie sans triomphe, sans conclusion, une joie qui ne naît pas du monde réconcilié, mais du consentement à la fracture. Une joie qui accompagne et non qui sauve. Une joie qui dit oui à ce qui ne sera jamais comblé.

Ainsi l'impossibilité d'en sortir devient une sagesse. Elle nous délivre du fantasme d'un ailleurs plus clair et nous renvoie au feu sombre de l'existence, à ce point où l'être n'a plus besoin d'issue pour être vrai. Habiter le tragique, c'est cesser de regarder la vie comme une marche vers un but et la reconnaître comme une intensité sans repos. Et c'est précisément cette intensité qui rend la vie digne, car elle nous contraint à vivre en éveillés, dans l'éclat oblique de ce qui manque et de ce qui demeure. Il n'y a pas de sortie, et c'est en cela que le tragique est profond. On ne sort pas de l'être. On ne sort pas de la vie. On ne sort pas de la lumière obscure qui nous donne forme. Le tragique est notre condition, mais il est aussi notre vérité, et peut-être même notre liberté la plus haute : celle de tenir debout là où aucune promesse n'est faite.

LE TRAGIQUE SANS ISSUE

Il est un lieu où la vie se tient sans détour, un lieu que nul chemin n'évite,
Car toute existence avance avec l'ombre au flanc comme une compagne fidèle,
Et la lumière qui semble guider nos pas ne fait que révéler ce qui tremble dessous,
Le tragique n'est pas une chute mais une demeure, une profondeur qui nous habite,
Et chaque souffle que nous prenons s'enracine dans cette obscurité qui ne passe pas.

Ce qui est vraiment tragique dans le tragique n'est pas la douleur qui lacère,
Ni les visages perdus, ni les cris tombés trop tôt dans le silence des chambres,
C'est l'impossibilité essentielle d'en sortir, l'absence d'issue, de seuil, de recul,
Car il n'est pas une épreuve mais une condition, non un événement mais une terre,
Un sol noir où nos pas s'enfoncent autant qu'ils avancent, un sol fidèle et infini.

Nous voudrions croire qu'un jour viendra où l'obscurité se dissipera enfin,
Que les blessures deviendront des cicatrices, que les ombres retourneront au néant,
Mais aucune aube ne délivre du tragique, aucune clarté n'en efface la racine,
Car il demeure le cœur nocturne de la vie, la fissure par où tout commence et finit,
Et même les journées les plus pures portent la mémoire de cette fracture première.

Il ne s'agit pas de fuir le tragique comme une menace dressée contre la joie,
Ni de le combattre comme un ennemi sournois caché dans les replis du destin,
Le tragique est ce qui nous donne profondeur, respiration, gravité d'être au monde,
Il dépose en nous une vérité que rien n'adoucit et que rien ne remplace,
Il est la preuve que vivre n'est jamais un acte léger mais un combat sans violence.

Et pourtant il existe dans ce non-lieu une lumière qui ne se laisse pas saisir,
Une clarté qui ne brille pas au-dessus des ombres mais qui naît de leur tremblement,
Une joie lente, fragile, qui se forme dans la faille même, au bord de l'effondrement,
Joie qui sait que rien ne sera sauvé et qui pourtant se lève comme une présence,
Joie tragique qui ne délivre pas mais accompagne, qui ne promet rien et tient tout.

On ne sort pas du tragique, et c'est pourquoi il peut devenir une demeure,
Non une prison mais un seuil où s'apprend l'art d'habiter ce qui ne guérit pas,
Un espace où la force n'a plus le visage de la puissance mais celui de la fidélité,

Et où la fragilité elle-même devient une vérité plus vaste que le vouloir-être,
Car exister, c'est porter un feu obscur que nul jour n'éteindra jamais.

Ainsi la vie ne se comprend pas depuis la lumière, mais depuis cette nuit profonde,
Nuit qui ne nie pas le jour mais l'enfante, nuit où la pensée trouve sa justesse,
Car la lucidité naît toujours dans l'obscur, jamais dans la clarté conquérante,
Et ce que l'homme sait vraiment de lui s'écrit dans la marge tremblante de ses ombres,
Là où il consent enfin à n'avoir d'autre issue que de rester présent.

Le tragique est sans sortie, mais il n'est pas sans visage, ni sans souffle, ni sans sens,
Il nous apprend qu'aucun salut ne vient d'ailleurs, que tout se joue ici, dans l'instant,
Que la grandeur de vivre ne se mesure pas aux victoires mais aux fidélités silencieuses,
Et que tenir debout, même fragilement, dans la nuit qui ne s'ouvre sur rien,
Est peut-être l'acte le plus haut auquel l'homme soit jamais convié.

Ami, si tu cherches une porte, sache qu'elle n'existe pas, et que cela est bon,
Car l'existence n'a pas besoin d'issue, elle a besoin de présence, de lenteur, de veille,
Le tragique n'est pas une fin mais une profondeur, une source, un sol intérieur,
Et c'est dans cette nuit sans sortie que naît la seule lumière qui ne trompe pas,
La lumière obscure qui habite les vivants, et qui ne cesse jamais de brûler.